

LA BATAILLE S'ÉTEND AU NORD ET AU SUD D'ARMENTIÈRES

# EXCELSIOR

Jeu

11

AVRIL

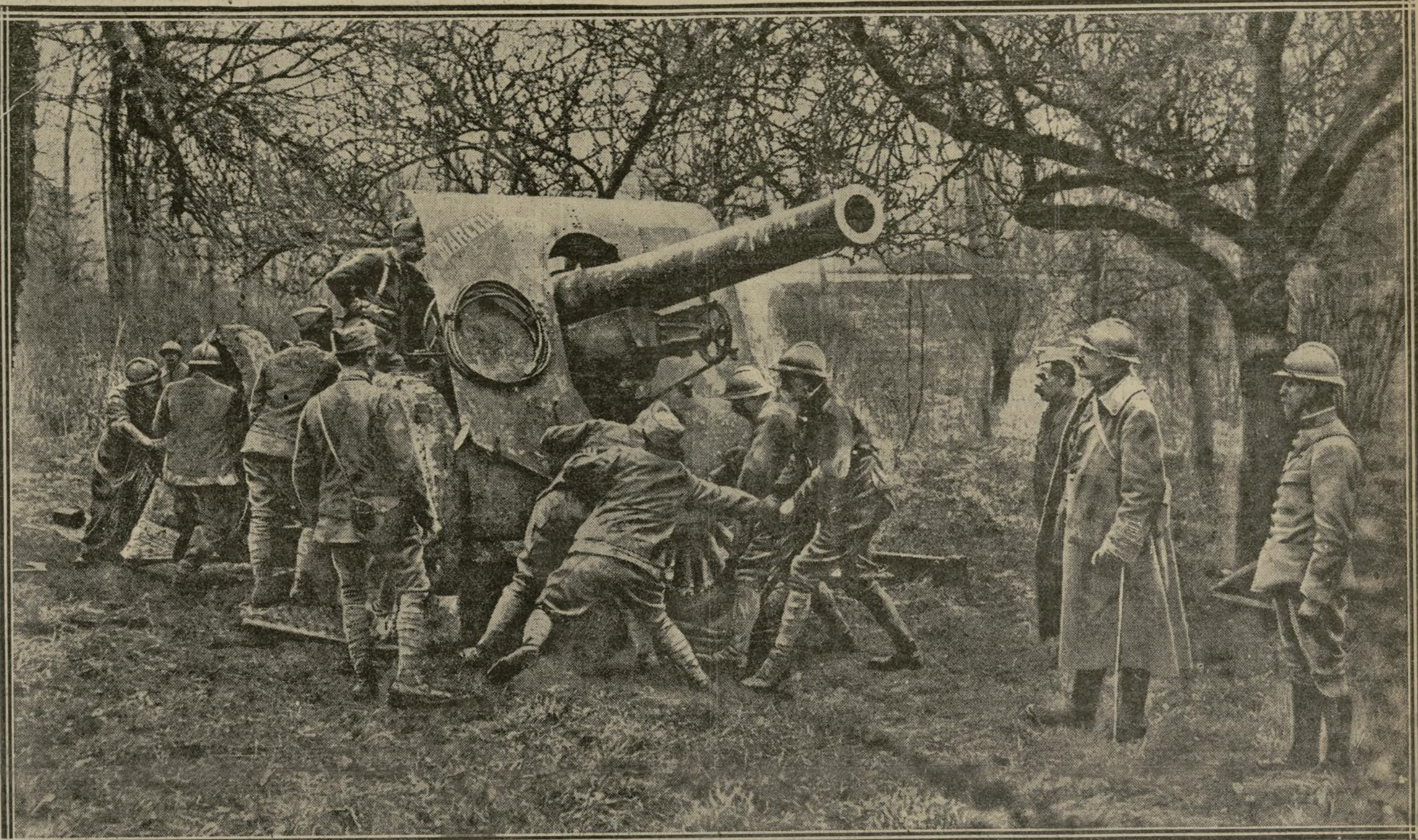
1918

RÉDACTION & ADMINISTRATION  
20, rue d'Enghien, 20 — PARIS (X<sup>e</sup>)  
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 1500  
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS  
TARIF DES ABONNEMENTS :  
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.  
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.  
PUBLICITÉ : 11, B<sup>is</sup> des Italiens. Tél. : Cent. 80-88  
:: PIERRE LAFITE, FONDATEUR ::

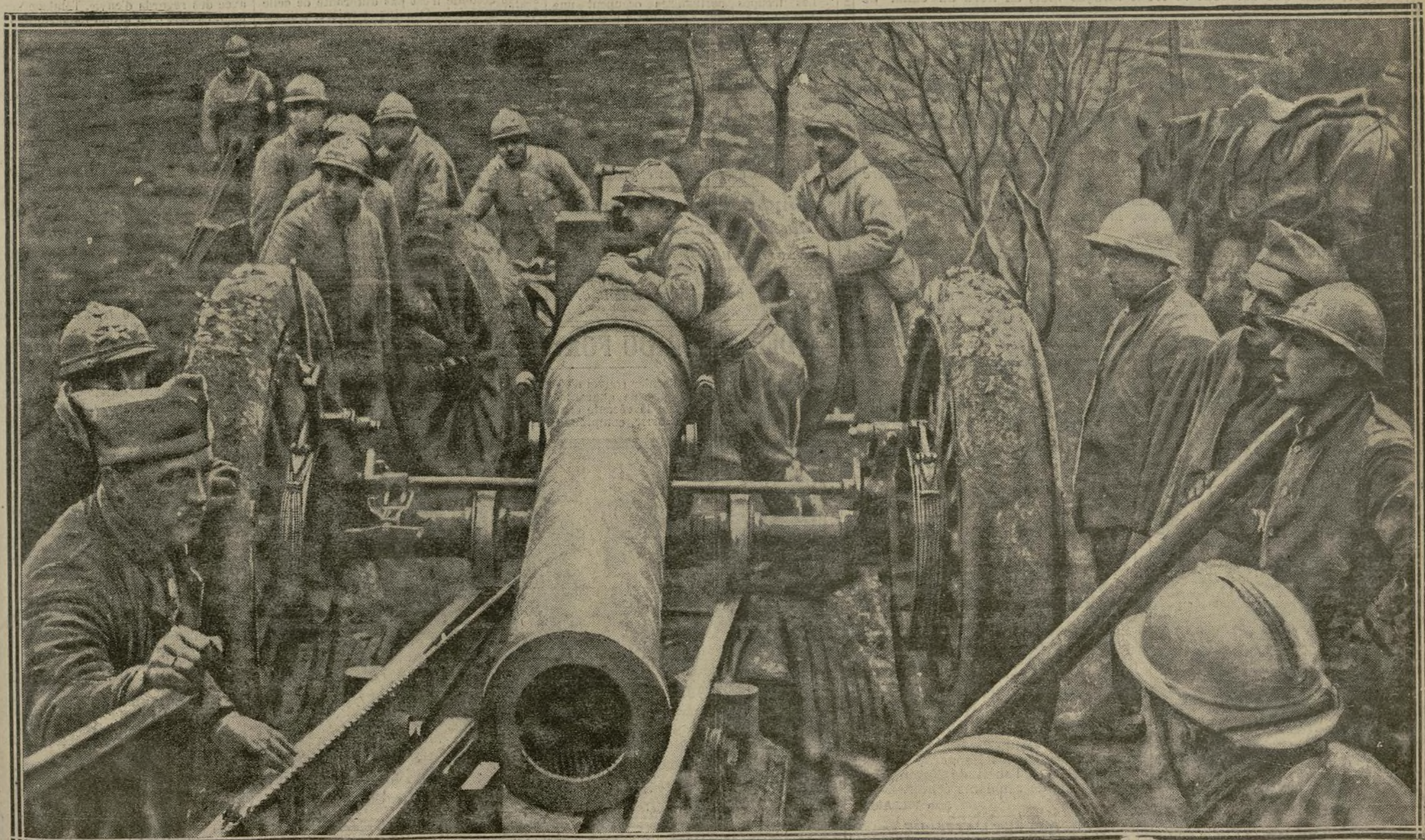
9<sup>e</sup> Année. — N<sup>o</sup> 2.704. — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON

## NOTRE GROSSE ARTILLERIE SUR LE FRONT DE LA SOMME



LA MISE EN POSITION DE TIR D'UNE PIÈCE DE 155 SCHNEIDER. — CELLE-CI PORTE UN NOM : MARCELLE



LA MANŒUVRE EST SEMBLABLE A CELLE DU RIMAILHO ET CONSISTE A MONTER LA PIÈCE SUR SON AFFÛT PAR UN APPAREIL DE GLISSIÈRE. Nos deux photos donnent une vue d'ensemble d'une de nos pièces d'artillerie lourde : le 155 long Schneider. Le poids de la pièce est tel qu'on est obligé de la séparer de son affût et de son frein, pour les commodités du transport. Pour la mettre en position de tir, on amène le char porte-canon près du char porte-affût et on joint l'un à l'autre par un appareil de glissière. La manœuvre est rapide : on la voit, en cours d'exécution, sur notre seconde photo. Sur la première, on lira le nom charmant dont elle fut baptisée



# LA BATAILLE AUTOUR D'ARMENTIÈRES

## ELLE S'EST DÉVELOPPÉE JUSQU'AU CANAL D'YPRES A COMINES

Au nord, les troupes britanniques se sont établies sur la ligne Wytschaete, Messines et Ploegsteert.

AU SUD, LES ALLEMANDS ONT PU FRANCHIR LA LYS, MAIS SONT CONTENUS SUR LA LAWE ET DEVANT GIVENCHY-LÈS-LA BASSÉE

### COMMUNIQUÉS FRANÇAIS

14 HEURES. — La nuit a été marquée par une série d'actions locales entreprises par l'ennemi sur plusieurs points du front.

Dans la région de Hangard-en-Santerre, les Allemands ont prononcé hier, en fin de journée, une attaque puissante précédée d'une forte préparation d'artillerie. Un combat acharné s'est engagé pour la possession du village qui a passé de main en main. Vers trois heures du matin, une contre-attaque de nos troupes nous a rendu entièrement le village et le cimetière.

Au même moment, une tentative de l'ennemi pour nous chasser des bois à l'ouest du Castel a subi un sanglant échec.

A l'ouest de Noyon, les Allemands n'ont pas été plus heureux dans la région de Suzoy. Là encore, nos troupes ont brisé les efforts de l'ennemi qui a accru le chiffre de ses pertes sans obtenir de résultat.

Au nord-est du mont Renaud, nos reconnaissances ont fait des prisonniers et capturé deux mitrailleuses.

Sur la rive gauche de l'Oise et dans la région du canal, lutte d'artillerie intermittente.

Au nord-ouest de Reims, nous avons réussi une incursion dans les lignes ennemies et fait des prisonniers.

Grande activité des deux artilleries sur la rive gauche de la Meuse, en forêt d'Apremont et en Woëvre dans la région de Flirey.

23 HEURES. — Sur le front au nord de Montdidier et dans la région du canal de l'Oise, la lutte d'artillerie s'est maintenue assez violente.

Aucune action d'infanterie.

Nous avons fait une trentaine de prisonniers au cours des combats de la nuit dernière.

Journée relativement calme sur le reste du front.

### COMMUNIQUÉS BRITANNIQUES

13 HEURES. — Sur le front de bataille, au nord du canal de La Bassée, la lutte a continué avec acharnement hier au soir et pendant la nuit. Nos troupes tiennent la ligne de la Lawe à la Lys et sont violemment engagées sur la rivièr, près des points de passage, à Estaires et à Bac-Saint-Maur.

Sur le front sud de l'attaque, Givenchy, où les Allemands étaient parvenus à pénétrer, a été repris un peu plus tard par une brillante contre-attaque de la 55<sup>e</sup> division; elle a fait, au cours du combat dans ce secteur, 750 prisonniers.

De bonne heure, ce matin, l'ennemi a fait un violent bombardement sur nos positions à l'est et au nord d'Armentières jusqu'au canal Ypres-Comines.

On signale que le combat d'infanterie aurait commencé dans la partie sud de cette zone.

Au sud de la Somme, des actions locales ont eu lieu hier au soir sur certains points du front britannique. La situation reste sans changement.

21 H. 30. — A la suite du bombardement déjà signalé, l'ennemi a lancé ce matin une nouvelle et puissante attaque contre nos positions entre la Lys à Armentières et la rive est du canal Ypres-Comines.

Des combats acharnés ont été livrés durant toute la journée dans ce secteur, ainsi que sur tout le front attaqué hier, au nord du canal de La Bassée.

Au nord d'Armentières, la puissance des assauts ennemis a obligé nos troupes à se retirer sur la ligne Wytschaete-hauteurs de Messines-Ploegsteert.

Des détachements d'infanterie allemande qui avaient réussi à pénétrer dans Messines en ont été chassés ce matin par une contre-attaque de nos troupes.

Au sud d'Armentières, l'ennemi est parvenu, après une lutte prolongée, à s'établir sur la rive gauche de la Lys, en certains points à l'est d'Estaires et dans le voisinage de Bac-Saint-Maur.

Ce matin, l'ennemi a également franchi la Lawe à Lestrem, mais une contre-attaque de nos troupes l'a chassé du village et rejeté sur l'autre rive.

Entre Estaires et Givenchy, nos positions ont été maintenues. Sur le reste du front britannique, la journée a été de nouveau relativement calme.

L'extension du bombardement que nous signalions avant-hier a eu les conséquences que nous faisons prévoir. Les Allemands ont fait deux tentatives pour élargir la base de leur saillant. La première, au sud de Chauny, n'a eu d'autre conséquence que de nous amener à abandonner les quelques positions que nous



tenions encore sur la rive droite de l'Ailette en nous repliant sur les hauteurs de la rive gauche, déjà organisées pour la défense.

La seconde, beaucoup plus importante, a obligé les Anglais et les Portugais, qui formaient le centre de leur ligne, à se replier à travers le terrain.

compris entre la Lys et son affluent, la Lawe, depuis Armentières jusqu'à Festubert. Au nord et au sud de ce nouveau saillant, Messines et Givenchy-Lès-La Bassée restent, malgré de violentes attaques, au pouvoir de nos alliés.

Dans la journée d'hier, la bataille a continué avec violence et s'est étendue au nord d'Armentières jusqu'au canal d'Ypres à Comines. Nos alliés tiennent la ligne Wytschaete-Messines-Ploegsteert; au sud d'Armentières, l'ennemi a passé sur la rive occidentale de la Lys, près d'Estaires; il n'a pu forcer le passage de la Lawe.

Abandonnant provisoirement ses projets d'offensive contre Amiens, l'ennemi fait nos lignes au-delà du front de combat, dans l'espoir de les trouver moins résistantes et aussi d'y attirer nos réserves; après quoi il passerait à l'exécution de plans d'une plus grande envergure.

C'est précisément en raison de cette intention de l'adversaire que notre commandement s'attache à résister avec le moins d'effectifs possible et à ne pas engager prématurément ses réserves. Il n'y a donc pas lieu de s'émouvoir d'une perte de terrain qui ne peut décider du sort de la bataille: la victoire appartiendra à celui des deux partis qui aura le plus de forces fraîches à faire intervenir au moment opportun.

Sur notre front, des attaques locales des Allemands vers Hangard, à l'ouest de Castel et à l'ouest de Noyon, n'ont abouti qu'à de sanglants échecs.

Jean VILLARS.

### CE QUE FUT L'ATTAQUE

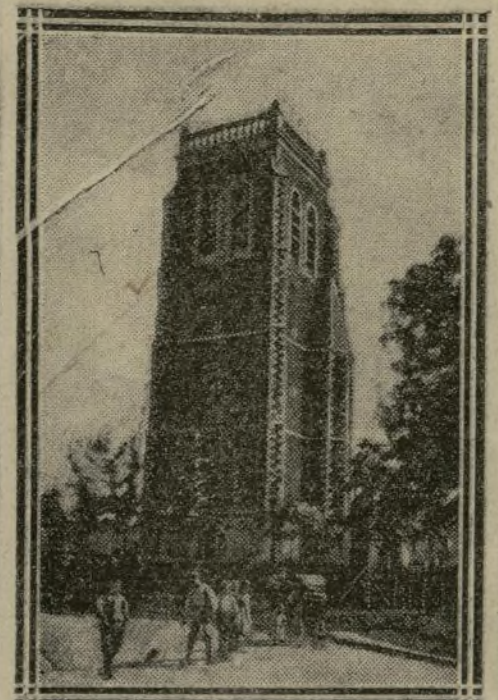
ENTRE LA BASSÉE ET ARMENTIÈRES. — LONDRES, 10 avril. — Le correspondant Perceval Philips télégraphie:

L'attaque entre La Bassée et Armentières a été probablement faite avec l'intention d'approfondir le saillant prononcé que font les lignes allemandes dans nos positions, entre Givenchy et Fleurbaix, et dans l'es-

poir de forcer nos troupes à se replier de part et d'autre par suite de la pression énorme exercée sur leurs flancs.

Le terrain est entièrement plat et marécageux, sauf à Givenchy, où s'élève seulement une légère éminence qui porte le nom de colline. En certains endroits la ligne est constituée uniquement de parapets reposant sur la boue, au lieu des tranchées ordinaires creusées en terre ferme.

L'ennemi a l'avantage que lui donnent les falaises d'Aubers, situées immédiatement



L'ÉGLISE DE GIVENCHY

Givenchy-lès-La Bassée est un village du Pas-de-Calais, arrondissement de Béthune, et qui compte 331 habitants. Il est situé à 3 kilomètres de La Bassée. Ce dernier bourg, dont le nom demeure célèbre, compte 4.017 habitants et se trouve dans le département du Nord. Le Pas-de-Calais compte deux autres Givenchy: Givenchy-en-Gohelle et Givenchy-le-Neble.

derrière son front, et qui lui procurent un poste d'observation ayant, vue sur une grande partie de la contrée qu'il aspire à occuper.

De minuit à 4 heures, ce matin, les canons ont cessé de se faire entendre. A 4 h. 5 du matin, ils ont déclenché un feu concentré sur la ligne allant du nord d'Armentières jusque près de Lens. A 5 h. 30, le feu a cessé au sud du canal, mais il a continué pendant six nouvelles heures autour d'Armentières.

Les troupes portugaises occupent une partie de ce secteur. L'infanterie allemande, massée en rangs serrés, comme d'habitude, était en forces grandement supérieures. Cependant les Portugais défendirent vaillamment leurs tranchées.

A Givenchy, les troupes britanniques avaient repoussé les attaques successives dirigées sur cette petite hauteur. Sur le front de Fleurbaix aussi, les combats n'ont pas cessé.

On sait, par des déclarations de prisonniers, qu'en un seul point de l'attaque quatre divisions au moins ont été engagées.

### Cinq avions allemands abattus sur notre front

OFFICIEL. — Il se confirme que quatre nouveaux avions ennemis ont été abattus par nos pilotes, les 31 mars, 2 et 6 avril, et un cinquième par les moyens de la D. C. A., cette dernière journée.

### LE DÉFENSEUR DU FORT DE VAUX EST EN SUISSE

BERNE, 10 avril. — Le dernier convoi d'officiers français âgés de plus de quarante-huit ans, qui doivent, selon la récente convention, être internés en Suisse, comprenait le commandant Sylvain Raynal, défenseur du fort de Vaux. Le glorieux soldat, auquel la population helvétique a fait un chaleureux accueil, est interné à Interlaken.



LE COMMANDANT RAYNAL APRÈS LA BELLE RÉSISTANCE DU FORT DE VAUX

Ce document unique représente le vaillant défenseur du fort de Vaux se rendant à pied à Stenay après la reddition de la citadelle. Il écrivait alors à Mme Raynal: « De Stenay, je suis allé en auto jusqu'à Montmédy et, de là, par le train, jusqu'à Mayence. Je suis accompagné d'un capitaine. On me laisse mon ordonnance, un vrai « fitt » parisien. Le capitaine et l'ordonnance sont vus, ici, derrière le commandant Raynal. Rappelons que, à Stenay, forçant l'admiration de nos ennemis, le défenseur du fort de Vaux fut autorisé à garder son épée.

### LA SURVIE DE BOLO

## HIER LE CONDAMNÉ A POURSUIVI SES RÉVÉLATIONS

Le pacha semble ne se faire aucune illusion sur le sort qui l'attend.

Hier, ce fut au Palais une journée d'attente. La veille, le capitaine Bouchardon avait laissé entendre qu'un événement sensationnel était sur le point de se produire. « Attendez demain! » avait-il dit, impénitible, comme toujours.

La journée s'est passée sans incident. Elle a été pourtant bien remplie par les magistrats du 3<sup>e</sup> conseil de guerre.

Des 9 heures du matin, le capitaine Bouchardon, le lieutenant Mornet et le lieutenant Jousselin arrivent au Palais. Après quelques entretiens, ils s'enferment chacun dans son cabinet.

Contre toute attente, M. Caillaux n'a été amené au Palais de Justice ni le matin, ni l'après-midi.

Le capitaine Bouchardon, de retour à son cabinet à 2 heures, a alors entendu un deuxième témoin. Il a ensuite compulsé quelques documents, parmi lesquels la commission rogatoire télégraphiée dans le Midi, qui venait de lui parvenir avec les explications de Marguilès. Entre temps, il avait reçu la visite de M. Hugues, expert en écritures.

La journée du lieutenant Jousselin n'a pas été moins bien remplie. Toute sa matinée a été consacrée à un témoin important dont le nom ne doit pas être divulgué. Son après-midi s'est passé à la Santé, où il a enregistré un nouveau chapitre des révélations de Bolo. Est-ce le dernier? Sûrement non, mais l'avant-dernier peut-être.

### BOLO A LA SANTÉ

De l'avis de ceux qui le surveillent, l'obsession et l'écoulement, Bolo ne se fait aucune illusion sur le sort qui l'attend. Nul ne pense plus que lui que ses jours sont comptés. N'avait-il aucune confiance dans le moyen suprême qu'il employa au cours de la journée de dimanche? C'est probable, car, dans la nuit du dimanche au lundi, il demanda à son gardien si c'était lui qui viendrait le réveiller et lui faire sa dernière toilette. Le gardien, un peu décontenancé, répondit: « Comment, votre dernière toilette? — Mais oui! ne feignez pas de l'ignorer! Je sais que c'est pour demain matin. Serrez-vous moins au courant que moi? » Et, sans attendre une réponse nouvelle, il tourna le dos au gardien et mit tranquillement de l'ordre dans ses papiers, avant de se coucher, pour vivre ce qu'il croyait être ses dernières heures de sommeil.

Le lendemain, le condamné marqua quelque étonnement de s'être réveillé seul, après l'heure fixée pour son exécution. En l'espèce l'heure légale. Mais, calme comme à l'ordinaire, il ne fit aucune remarque.

L'après-midi, à 2 heures, il reçut la visite du lieutenant Jousselin, qui demeura jusqu'à 4 h. 30. A 5 h. 15, le lieutenant Jousselin revint avec une personne dont la censure nous interdit de donner le nom.

Bolo passa une nuit calme, et, en somme, sa vie actuelle n'est pas différente de celle qu'il menait la semaine dernière. Chose curieuse, et fait sans précédent, on accorda à un condamné à la peine capitale la permission de recevoir des journaux, et il se jeta sur ceux qui lui étaient apportés, lisant avec avidité tout ce qui avait trait à « son affaire » et au coup de théâtre qui avait ajourné le dénouement attendu.

Quand il est seul, et quand il ne lit pas, il va et vient, les mains derrière le dos, donnant de temps en temps un pli correct à sa moustache, qu'il a conservé le droit de porter. Deux ou trois fois par semaine, il est rasé par le barbier de la prison, qui ne touche pas aux cheveux. Il est vêtu du complet de bure des condamnés à la peine capitale et chaussé des chaussures de drap réglementaires; mais il a été autorisé à conserver son bonnet de coton.

Après de sa cellule a pris place Marion, ramené de l'infirmerie de Fresnes avant-hier matin, et non loin de là séjourne M. Caillaux, qui reçoit fréquemment M. Ceccaldi, son défenseur.

### LES LETTRES DE CHARLES I<sup>er</sup>

## LA PRESSE ENNEMIE NE CROYAIT PAS A LEUR EXISTENCE

La « Gazette de Francfort », notamment, ne dissimule pas son embarras.

Les journaux allemands, et en particulier la « Gazette de Francfort », viennent de subir une pénible déconvenue. Ils avaient commencé par nier avec une belle indignation que la très haute personnalité que M. Clemenceau avait opposée au comte Czernin pût être un membre de la famille des Habsbourg. Patatras! La révélation des lettres écrites au mois de mars 1917 par l'empereur d'Autriche est arrivée. C'est le chef de la maison de Habsbourg en personne qui a reconnu le droit de la France à reprendre l'Alsace et la Lorraine.

Devant cette nouvelle « incroyable », écrit la « Gazette de Francfort », il convient d'attendre la réponse qu'on fera à Vienne. L'embarras de la presse allemande est donc considérable. Il s'agit de savoir si l'Allemagne montrera de la mauvaise humeur à l'Autriche ou si elle fera semblant de considérer que tout cela appartient au passé.

En tout cas, les commentaires autrichiens se font attendre. On peut supposer à bon droit qu'un actif échange de vues a lieu en ce moment entre Vienne et Berlin. L'amertume ne doit certainement pas en être absente. — J. B.

### LA VIE DEVIENT DE PLUS EN PLUS CHÈRE

Toutes les taxes nouvelles se répercutent à l'infini sur le prix de la plus modeste denrée.

J'ai employé toute la journée d'hier à « faire mon marché ». Comme depuis quelques semaines je trouvais exorbitants les prix demandés par mes fournisseurs habituels, j'ai tenu à me rendre compte par moi-même, et j'ai couru d'un bout à l'autre de Paris. Excursion fatigante, mais tellement instructive que je ne saurais la regretter.

J'ai débute dans le quartier de l'Europe en cherchant à acheter du beurre.

— 5 fr. 50 la livre, monsieur.

Je crus mal comprendre, et je priai la crémière de répéter.

— Mais, ajouta-t-elle, c'est du beurre d'Isigny.

— Vous n'en avez pas de moins cher?

— Ma clientèle n'en voudrait pas.

Je sortis donc comme j'étais entré. Le temps de traverser la chaussée, je me trouvai chez une concurrente. Sur une pancarte, je lis: « Beurre extra-fin, Isigny, 4 fr. 80 le 1/2 kilo ».

— C'est bien, madame, du beurre d'Isigny?

— Oh! monsieur; la première marque; garanti.

Je fis mon achat, et je partis, sans chercher à comprendre.

Quelques instants après, je contemplais, avec des regards d'envie, l'étalage superbe ment agencé d'un grand magasin de comestibles du quartier Malesherbes. Ne pensais-je pas à moi, je me demandais anxieusement comment, en présence de prix aussi élevés, pouvaient arriver à vivre ceux qui, surpris par la guerre, constituaient la classe des nouveaux pauvres: crevettes grises, 0.70 les 125 grammes; carottes, 1.75 la livre; merlans, 2.25 la livre; pigeons, 4.75 la pièce; chou-fleur, 1.60 la pièce.

J'étais en train de noter, par simple curiosité, ces prix de guerre, lorsque mes yeux tombèrent sur une simple botte de radis, marquée 0 fr. 60.

Le géant constata ma stupéfaction: — Tendres comme de la rosée, me dit-il. Rien à éplucher.

— Je sais, lui répondis-je, où il y a les mêmes à quatre sous.

Et je me rendis boulevard des Batignolles, où, quelques jours auparavant, j'avais, en effet, acheté pour 0 fr. 20 une délicieuse botte de radis. Mais force me fut de les payer 0 fr. 35. J'en fis la remarque au marchand.

Tout augmente, se contenta-t-il de me répondre philosophiquement. N'est-ce pas logique? Il va falloir payer son loyer. Pas moyen d'acheter quoi que ce soit même un pauvre pantalon, sans payer une taxe de 10 0/0. Il faut que ça se retrouve, tout cela.

Je pus constater, en effet, que les bottes de poireaux sont marquées 1 fr. 10; que les noix valent maintenant 1 fr. 30 la livre, et que l'on paie 0 fr. 60 un petit artichaut croque-au-sel!

Par ce procédé de multiplication à l'infini, la taxe de luxe touche jusqu'au plus vulgaire paquet de cresson.

Inutile, bien entendu, de s'ingénier à trouver l'explication de la cherté de la viande. Plus il y a baisse aux Halles, plus il y a hausse dans les boucheries de quartier. La populaire épaule de mouton est affichée 3 fr. 60 la livre; la noix de veau 4 fr. 75; l'entrecôte 4 fr. 80. Il n'est pas jusqu'au plat-de-côte du pot au feu familial qui n'atteigne 2 fr. 30 et même 2 fr. 50.

— La moitié de mes clients ont quitté Paris, me dit un marchand boucher. Mes frais augmentent. Il faut bien que je me débrouille.

— Eh bien! pensai-je, puisqu'il en est ainsi, je paierai peut-être moins cher dans les quartiers moins riches.

Et je lui fis part de mon intention d'aller y faire mes achats.

— Mais, me répondit-il en souriant, vous ignorez donc que les prix augmentent en proportion de l'élévation des salaires ouvriers?

Il avait malheureusement dit trop vrai. La vie est aussi chère à Belleville qu'aux Champs-Élysées. Ici comme là, c'est l'arbitraire. Aucun règlement; aucun tarif imposé. Ou cela s'arrêtera-t-il? Il est plus que temps d'aviser. — E. CHABANIER.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE  
Rue de Rivoli, 53, PARIS  
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.



LES CONTES D'EXCELSIOR

# L'ENTREVUE

PAR

JACQUES CÉSANNE

Bien qu'elle n'eût jamais aimé son mari, qu'elle avait épousé deux ans auparavant contre son gré, la comtesse Erik Brahe fut émue jusqu'aux larmes quand elle vit la grandeur d'âme avec laquelle, dans sa cellule, il attendait la mort.

C'était en juillet 1756. Un mois auparavant, le comte, qui appartenait à l'une des plus illustres familles de la Suède, avait tenté de soulever le peuple de Stockholm. Peut-être, d'accord avec le roi, voulait-il relever le prestige d'une couronne que les défaites de Charles XII et la faiblesse de Frédéric I<sup>er</sup> avaient laissée sans défense devant les audaces du Parlement, peut-être pensait-il agir pour son propre compte...

Mais les révélations que fit un caporal de la garde amenèrent la découverte du complot. Le comte Brahe avait été arrêté et condamné à la peine capitale. On ne pouvait guère espérer que le roi fit usage de son droit de grâce; d'ailleurs, pendant le cours du procès, le Parlement l'avait dépouillé de cette prérogative. Il fallait, cependant, pour que le jugement devint définitif, qu'il eût été confirmé par les quatre Ordres. Et la comtesse supplia son mari de l'autoriser à tenter, pour le sauver, une suprême démarche.

Il crut devoir lui donner cette satisfaction, bien qu'il ne se fût que peu d'illusions sur le sort qui lui était réservé.

La comtesse alla trouver le personnage le plus considérable de l'ordre de la noblesse, le baron Christian Scheffer, sur lequel elle pensait n'être pas sans action.

— Je viens, dit-elle, vous demander de faire tout ce qui sera en votre pouvoir pour arracher le comte à la mort...

Le baron, qui avait galamment baisé la main de la comtesse, répondit avec froideur :

— Il a été condamné par ses juges...

Elle protesta :

— Ceux qui furent ses juges n'auraient-ils pas été les premiers, s'il avait réussi, à venir solliciter très humblement la grâce de le servir ?

— Peut-être... fit le baron. Mais la voie dans laquelle il s'était engagé ne lui laissait d'autre issue que le succès ou le trépas. N'avait-il pas rêvé de s'emparer d'une certaine d'entre nous, qu'il aurait déferés à quelque commission de son choix, et de dissoudre la Diète ? Il est logique qu'ayant échoué il paye de sa vie cette folle équipée !

— Je ne sais s'il est logique qu'il meure, mais, ce que je sais bien, c'est qu'avec un peu de pitié vous pourriez le sauver !

Il s'approcha d'elle, très près :

— En vérité, Lizzie, comment pouvez-vous me demander ma pitié pour cet homme ? Vous n'ignorez pas que je le hais de toutes les forces de mon âme... Je le hais d'avoir connu la caresse de votre regard, d'avoir entendu le son de votre voix, d'avoir vécu dans cette atmosphère de Paradis que vous répandez autour de vous... Je le hais pour tout ce qu'il m'a pris de bonheur ici-bas !

— Si vous le haïssez, comment pouvez-vous accepter d'être son juge ? Et puis, pourquoi le haïssez-vous ? Est-ce sa faute, à lui, si le sort l'a fait me rencontrer avant vous ? Et puis encore, est-ce que je l'aime, moi ?

Elle le regarda d'une certaine manière, qu'il connaissait bien...

— Est-ce lui que j'aime, ou un autre ? Pourquoi cette jalousie sans raison, mon amour ?

Il baissa la tête. Elle continua :

— Christian, vous allez le défendre. Il le faut. C'est à ce prix, à ce prix seulement, que, plus tard, je pourrai consentir à vous revoir... Ne comprenez-vous pas qu'il le faut, pour vous, comme pour moi ?

\*\*\*

Le lendemain, en termes véhéments, le baron Scheffer adjura l'assemblée de ne pas consacrer la fatale sentence. Ce fut en vain. Une douzaine de membres prirent la parole pour appuyer la confirmation de l'arrêt de mort ; les autres la votèrent silencieusement. Le 23 juillet, à dix heures du matin, le comte Brahe eut la tête tranchée par la hache, dans le Riterholm.

\*\*\*

Un an plus tard, discrètement, au fond de ses immenses domaines de Wennenberg, le baron épousait la comtesse...

Jacques CÉSANNE.

## « L'Alsace-Lorraine appartient à la France », dit M. Albert Thomas

ROME, 10 avril. — Au cours de la réception donnée par l'Union socialiste italienne aux députés du congrès des nationalités opprimées, M. Albert Thomas a prononcé un discours qui fut longuement applaudi.

— Les socialistes français, a-t-il dit, ont toujours affirmé que la France, alors même qu'elle remporterait des victoires éclatantes et que ses armées repousseraient l'envahisseur jusqu'à Berlin, ne devrait réclamer que ce qui lui appartient : l'Alsace-Lorraine.

« Nous, socialistes français, nous sommes demeurés à la même place, pour affirmer que la lutte doit être poursuivie jusqu'à ce que l'Alsace-Lorraine, jusqu'à ce que toutes les Alsaces-Lorraines : Trentin, Bohême, Roumanie, Serbie, soient enfin délivrées. »

La documentation sur la guerre la plus complète et la plus exacte est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à nos bureaux.

5 HEURES DU MATIN

# DERNIÈRE HEURE

5 HEURES DU MATIN

## L'ALLEMAGNE et les annexionnistes

Depuis le début de l'offensive les pangermanistes ont de nombreux partisans.

BERNE, 10 avril. — L'offensive allemande sur le front franco-anglais a dès maintenant produit en Allemagne un résultat politique important, à savoir que les partisans de la paix de conciliation à l'ouest, les anciens adeptes de la résolution du Reichstag du 19 juillet, changent d'avis l'un après l'autre et se convertissent à l'idée des annexions en Belgique et en France.

Après M. Müller-Meiningen, du parti progressiste ; après M. Trimborn, chef du centre, le professeur Troeltsch a cru devoir expliquer, dans les *Dernières Nouvelles de Munich*, son nouveau point de vue.

M. Troeltsch avoue qu'il a soutenu naguère, avec acharnement, la thèse de la paix de conciliation, il ne le regrette pas. C'était la thèse que les circonstances et la raison recommandaient alors, mais aujourd'hui la situation est différente.

L'Allemagne se trouve en présence d'un ennemi qui ne veut rien entendre, qui persiste à menacer et dont la valeur entraîne pour l'Allemagne un surcroît de sacrifices. Il ne saurait donc plus être question ni de modération, ni de justice, ni de bon droit. Il faut répondre à l'injustice par l'injustice, à la fureur par la fureur ; par conséquent, il faut admettre, à l'heure actuelle, la légitimité du principe des sécurités militaires, des indemnités, des annexions.

La question de la Belgique, le cas de Belfort et de Briey sont à considérer sous un jour nouveau.

## Le débat sur les effectifs aux Communes

LONDRES, 10 avril. — A la Chambre des Communes, aujourd'hui, au cours du débat en seconde lecture du bill sur les effectifs, M. Asquith a exprimé l'opinion qu'en fixant l'âge militaire au-dessous de cinquante et un ans on atteindrait plus efficacement le but qu'on se propose.

L'orateur a toujours soumis les expédients militaires à cette pierre de touche : Les avantages seraient-ils plus grands que les désavantages ? Il a hésité à proposer l'introduction du service militaire obligatoire en Grande-Bretagne avant d'avoir acquis la certitude que ceux auxquels on l'appliquerait en acceptaient l'idée. Or, en Irlande, ce consentement n'existe pas plus aujourd'hui qu'il y a deux ans.

Il se peut qu'il soit difficile de comprendre le point de vue irlandais ; mais, dans un empire où règne la liberté comme dans l'Empire britannique, nous devons prendre les collectivités comme elles sont.

Nul ne peut mettre en doute le dévouement de l'Australie à la grande cause ; cependant, l'Australie a repoussé par deux fois le service obligatoire, et personne ne songerait à voir le gouvernement impérial le lui imposer.

— Il y a en Irlande un mouvement révolutionnaire et un mouvement constitutionnel, dit M. Asquith.

— Le premier n'a pas été étouffé ; il continue d'exister, mais il est sur son déclin.

Le gouvernement manquerait terriblement de clairvoyance s'il imposait à l'Irlande l'obligation du service militaire à un moment comme le moment présent. Nous avons le devoir impératif de répondre à tout appel si onéreux soit-il pour la défense de la cause des Alliés. A cet effet, il est de toute importance de ne pas soulever de controverses intérieures.

M. Bonar Law prend ensuite la parole.

— Nous avons pu jusqu'ici remplacer les pertes causées par la bataille, déclare-t-il, mais ces pertes sont beaucoup plus lourdes que nous nous y attendions ; la période critique que nous traversons prendra fin en mai ou juin ; cette campagne durera au moins encore huit mois, et les nouvelles recrues seront disponibles juste au moment où nous en aurons besoin. Nous avons déjà dû jeter dans la bataille des hommes possédant seulement quatre mois d'entraînement.

Sir Auckland Geddes a pris ensuite la parole, et après avoir rappelé la gravité de la situation en France, a déclaré :

— Il nous faut maintenant faire des préparatifs pour l'été et pour l'automne. Il est impossible d'enlever plus d'hommes aux industries de guerre, il est donc nécessaire de faire appel aux activités civiles du pays. Pour beaucoup d'industries, ce sera un désastre et la mort, mais ce sera encore un mal moindre que le désastre et la mort de la nation.

Cette franche déclaration a été accueillie par des applaudissements.

Puis M. Dillon, très applaudi par les nationalistes, a combattu l'article de loi qui vise la conscription :

— La tentative pour étendre la conscription à l'Irlande aurait pour résultat d'anéantir tout espoir de règlement de la question irlandaise pendant la guerre. Les Irlandais n'ont plus confiance dans les promesses du gouvernement ; ils auront de plus le sentiment que la conscription est un subterfuge pour échapper à ces promesses. Je mets le gouvernement au défi de soumettre la question à un plébiscite en Irlande.

M. Clemenceau, président du Conseil, a fait connaître à la commission des Affaires extérieures de la Chambre qu'il se rendrait devant elle, mercredi prochain, pour répondre aux questions que plusieurs de ses membres désirent lui poser sur l'incident Czernin et sur la politique suivie par le gouvernement français vis-à-vis de l'Autriche.

## LES COMMUNIQUES OFFICIELS

### Front italien

Les deux artilleries se sont contre-battues avec une plus grande activité pendant la journée d'hier entre l'Asicco et la Brenta, et nos batteries ont exécuté des concentrations de feu dans la Giudicarie et dans la région nord-ouest du mont Grappa.

Dans la conquête d'Asiago, des patrouilles ennemies, accueillies par des patrouilles alliées, ont dû se replier, abandonnant quelques prisonniers. D'autres groupes ennemis ont été pris sous nos feux de mousqueterie et mis en fuite dans le val Lagarina et dans la vallée d'Assa.

Dans la zone du littoral, il y a eu quelques fusillades violentes le

### Front de Macédoine

(9 avril). — Rencontres de patrouilles vers Staravina et sur la Strouma. Actions d'artillerie dans la vallée du Vardar et dans le secteur de Monastir. Bombardement des campements ennemis au sud-ouest de Demir-Hissar par l'aviation britannique.

### Combats de patrouilles sur le front belge

(OFFICIEL). — Pendant la nuit du 8 au 9 et du 9 au 10, nos patrouilles sont entrées en plusieurs endroits dans les tranchées avancées de l'ennemi, notamment vers Lombartzyde, Saint-Genès, Diemude et Zevocote, après combats. Plusieurs prisonniers ont été ramenés dans nos lignes. Des tentatives analogues ont été faites contre certains de nos postes avancés dans la région de Mercken et à l'ouest de la forêt d'Houthulst sont restées sans résultat et nous ont permis de faire de nouveaux prisonniers.

### Prochaines déclarations de M. Georges Clemenceau sur l'incident Czernin

M. Clemenceau, président du Conseil, a fait connaître à la commission des Affaires extérieures de la Chambre qu'il se rendrait devant elle, mercredi prochain, pour répondre aux questions que plusieurs de ses membres désirent lui poser sur l'incident Czernin et sur la politique suivie par le gouvernement français vis-à-vis de l'Autriche.

### Un vapeur du Secours belge coule sur une mine

AMSTERDAM, 10 avril. — Le Handelsblad annonce que le vapeur *Flandres*, probablement le navire de la commission du Secours belge a heurté une mine, dans l'après-midi de lundi, à environ 4 milles au sud-ouest de la bouée numéro 1 du passage libre, et a coulé deux heures après.

### Un acquittement

Toulon, 10 avril. — Le premier conseil de guerre maritime permanent, présidé par le contre-amiral de La Tasse, a acquitté, en le félicitant pour sa brillante conduite, le capitaine de vaisseau Jeanson, qui commandait le croiseur *Châteaurenault*, torpillé en décembre dernier, dans les eaux de la Méditerranée orientale.

### Le taux des assurances contre les bombardements est officiellement fixé

Le Journal officiel publie, ce matin, un arrêté du ministre du Travail fixant le taux maximum des primes d'assurances contre les bombardements, pratiquées en France et en Algérie, pour la durée d'une année. Les primes perçues pour des assurances de moindre durée ne pourront être supérieures à la fraction de primes correspondant exactement à cette durée.

Voici quels sont les taux par 1.000 francs de capital assuré.

Zone à partir du front

Bombardements aériens canons tous risq.

Dommages aux biens :

1<sup>re</sup> zone, 25 à 50 k. 100 f. 120 f. 150 f.

2<sup>e</sup> zone, 50 à 100 k. 50 f. 30 f. 60 f.

3<sup>e</sup> zone, 100 à 150 k. 3 f. 2 f. 4 f. 25

4<sup>e</sup> zone, 150 à 250 k. 1 f. 75

5<sup>e</sup> zone, au-dessus... Pas d'assurances

Paris et département de la Seine :

Immeubles particuliers (contenant et conf.) 3 f. 2 f. 4 f. 25

Autres bâtiments (industries et usines) 6 f. 3 f. 7 f. 50

Dommages corporels :

Incapacité permanente, mort : capital, 10.000 fr.

Prime de :

1<sup>re</sup> zone, 15 k. Assurance de gré à gré

2<sup>e</sup> zone, 15 à 30 k. 30 f. 30 f. 50 f.

3<sup>e</sup> zone, 30 à 50 k. 20 f. 10 f. 25 f.

4<sup>e</sup> zone, au-dessus... Pas d'assurances

## LA BATAILLE POUR AMIENS

## LES PERTES SUBIES PAR LES ALLEMANDS ONT ÉTÉ TERRIBLES

Les quarante premières divisions engagées furent particulièrement éprouvées.

BALE, 10 avril. — Chaque jour apporte des renseignements nouveaux sur la gravité des pertes allemandes.

Un neutre, rentré d'Allemagne, où il était employé dans un hôpital d'officiers, raconte que la censure des nouvelles du front est très rigoureuse et qu'il est défendu d'interroger les blessés.

Malgré cela, plusieurs officiers lui ont déclaré que les pertes subies par les Allemands ont été terribles, surtout pour les quarante premières divisions engagées.

Un officier de la garde raconte que de sa compagnie il ne reste que douze hommes.

A Berlin, on a pavé, mais les réunions sont absolument interdites, car les esprits sont exaspérés par la nouvelle de ces pertes énormes. Les blessés affluent et on manque de remèdes.

Les soldats et même les officiers en traitement font tout leur possible pour prolonger leur séjour à l'hôpital, où ils sont mieux nourris qu'au front.

La mauvaise alimentation provoque chez les blessés une sorte d'hémiplégie.

### LE COLONEL REPINGTON

PREND LA DÉFENSE DE LA 5<sup>e</sup> ARMÉE

LONDRES, 10 avril. — Le colonel Repington, étudiant dans le *Morning Post* l'attaque allemande du 21 mars, prend la défense de la 5<sup>e</sup> armée :

« La 5<sup>e</sup> armée britannique, avec quatorze divisions, composées chacune de neuf bataillons au lieu de douze, tenait un front de quarante milles, de Batis à La Fère. »

« Ces troupes s'occupaient à renforcer le secteur occupé récemment ; il y avait une ligne d'avant-postes bien fortes, en fin de positions de combat assez fortes, en fin de positions d'appui. Ces dernières n'étaient pas toutes prêtes, malgré le labeur incessant des troupes. Tous les ponts étaient minés. Onze divisions tenaient le front et trois étaient en réserve. »

« Contre ces faibles forces, les Allemands lancèrent toute l'armée de Hutter, composée de quarante divisions avec trois mille cinq cents canons. Les Allemands avaient de

fortes compagnies de mitrailleurs et l'avantage d'un entraînement spécial de deux mois en vue de cette bataille.

« Les Anglais subirent le choc, un homme contre quatre et un canon contre deux. »

« Après le plus violent bombardement connu, les Allemands, gênés par un épais brouillard, attaquèrent. Les avant-postes résistèrent héroïquement, quoique entourés par une mer d'agresseurs, retardant l'ennemi qui n'arriva sur les positions de combat que pour subir de nouvelles pertes très lourdes. »

« Les réserves de la 5<sup>e</sup> armée contre-attaquèrent vaillamment, refoulant même l'ennemi, mais, le flot allant toujours croissant, le commandement de la 5<sup>e</sup> armée se trouva forcé de décider de faire reculer les troupes en combattant. »

« Si quelques unités cédèrent, la 5<sup>e</sup> armée cependant ne fut jamais brisée, elle préserva l'alignement général et, dans la retraite, sauva les deux tiers de ses canons, donnant ainsi aux Français le temps d'arriver et d'apporter leur prompt collaboration, à laquelle le colonel Repington rend hommage. »

### LE PARTI SOCIALISTE NATIONAL D'ANGLETERRE

FÉLICITE LE MARÉCHAL HAIG

LONDRES, 10 avril. — Le comité exécutif du parti socialiste national a envoyé à sir Douglas Haig un télégramme transmettant ses plus cordiales félicitations au commandant en chef et à toutes les troupes sous son commandement, pour la résistance magnétique qu'ils offrent pour l'indépendance de notre pays et la liberté du monde civilisé contre les plus barbares et inhumains ennemis des temps modernes. Le parti socialiste national a pleine confiance en vous et en votre glorieuse armée ; de concert avec celle du général Pétain et ses régiments glorieux, remportez une victoire complète pour nous et nos alliés avec une paix permanente pour la démocratie universelle et le bien-être commun. »

## LE MINISTRE DE ROUMANIE A PARIS NOUS DIT POURQUOI IL DÉMISSIONNE

Par une note communiquée à la presse, la légation royale de Roumanie a annoncé que M. Victor Antonesco, ministre de Roumanie à Paris, allait quitter son poste, et que le prince Charles-Adolphe Cantacuzène, conseiller de légation, le remplacerait comme chargé d'affaires.

Nous avons été reçu, hier, par M. Antonesco, qui a bien voulu nous faire les déclarations suivantes :

— C'est vrai que j'ai offert ma démission. Je ne suis pas un diplomate de carrière ; jusqu'à hier, j'ai été, au contraire, très activement mêlé à la politique de mon pays, comme membre du parti libéral dirigé par M. Jean Brătianu, président du Conseil des ministres. J'ai appartenu pendant trois ans et demi au dernier cabinet Brătianu, d'abord comme ministre de la Justice et ensuite comme ministre des Finances. J'avais quitté, il y a quelques mois, le gouvernement et je suis arrivé à Paris vers la fin d'octobre 1917 pour y représenter dans une politique de

collaboration active et intime les intérêts de la Roumanie alliée de cœur de la France.

« J'ai travaillé de manière assidue à un rapprochement intellectuel, économique et politique entre les deux nations, mais les circonstances m'ont malheureusement un obstacle, que j'estime temporaire, à la réalisation d'un but qui m'était extrêmement cher. »

« C'est vous dire que je considère, pour l'instant, mon activité comme plus utile ailleurs qu'ici. »

« J'aime la France et je la vénère plus profondément encore depuis que je l'ai vue fournir l'effort extraordinaire qui arrache au monde des cris d'admiration. Chaque soldat français est un héros et un exemple de vertus patriotiques. J'emporte avec moi un souvenir ineffaçable de l'état moral et de la bravoure de la France. Ce pays supporte allègrement le danger et se montre digne de sa grande mission dans le monde. »

## Un assassin sera guillotiné ce matin à Lyon

Les bûches de justice sont arrivées hier, en gare de Perrache, à Lyon, où, demain matin, sera exécuté le jockey Flaigais, condamné à mort, en novembre, par le jury de l'Ain, pour assassinat de Mme Rollin, propriétaire à Saint-Denis-sur-Chalaronne. L'arrêt avait été cassé, mais le jury du Rhône, devant lequel revint l'affaire, se montra, en janvier dernier, tout aussi impitoyable.

## Le taux des assurances contre les bombardements est officiellement fixé

Le Journal officiel publie, ce matin, un arrêté du ministre du Travail fixant le taux maximum des primes d'assurances contre les bombardements, pratiquées en France et en Algérie, pour la durée d'une année. Les primes perçues pour des assurances de moindre durée ne pourront être supérieures à la fraction de primes correspondant exactement à cette durée.

Voici quels sont les taux par 1.000 francs de capital assuré.

Zone à partir du front

Bombardements aériens canons tous risq.

Dommages aux biens :

1<sup>re</sup> zone, 25 à 50 k. 100 f. 120 f. 150 f.

2<sup>e</sup> zone, 50 à 100 k. 50 f. 30 f. 60 f.

3<sup>e</sup> zone, 100 à 150 k. 3 f. 2 f. 4 f. 25

4<sup>e</sup> zone, 150 à 250 k. 1 f. 75

5<sup>e</sup> zone, au-dessus... Pas d'assurances

### Paris et département de la Seine :

Immeubles particuliers (contenant et conf.) 3 f. 2 f. 4 f. 25

Autres bâtiments (industries et usines) 6 f. 3 f. 7 f. 50

### Dommages corporels :

Incapacité permanente, mort : capital, 10.000 fr.

Prime de :

1<sup>re</sup> zone, 15 k. Assurance de gré à gré

2<sup>e</sup> zone, 15 à 30 k. 30 f. 30 f. 50 f.

3<sup>e</sup> zone, 30 à 50 k. 20 f. 10 f. 25 f.

4<sup>e</sup> zone, au-dessus... Pas d'assurances



CORPS DIPLOMATIQUE

M. Jose Ferra, consul général de l'Uruguay à Londres, vient d'arriver à Paris.

INFORMATIONS

On annonce de Londres que la baronne de Tserclaes et Mlle Marie Chisholm, si connues pour leur courageuse conduite à Perwyse, où leur fut décernée la médaille militaire en récompense de leur héroïsme et de leur dévouement envers les blessés des Flandres, sont actuellement gravement souffrantes, depuis le bombardement du 27 mars, par suite de l'éclatement d'un obus à gaz à la porte de leur abri.

NAISSANCES

La baronne Emmanuel de Noirmont vient de donner le jour à un fils : Alain.  
Mme Conrad Desjober est mère d'une fille : Annick.  
Mme Jean Libert a donné le jour à une fille : Jacqueline.

FIANCEILLES

On annonce les fiançailles du docteur John Arnold, de Baltimore, avec Mlle Renée-Sophie Mouillefarine, fille cadette de M. Paul Mouillefarine, avoué à Paris, et de Mme Mouillefarine, née de Gouy.

MARIAGES

Le mariage de Mlle de Bonvouloir, fille du comte et de la comtesse de Bonvouloir, avec le capitaine Herman Huffer junior, sera célébré prochainement, au château de Magny (Calvados).

Ces jours derniers a été béni, en la chapelle de Sainte-Marguerite, près Toulon, le mariage du lieutenant de vaisseau Georges Aubin avec Mlle Amélie Sagot-Durauvroux, fille du contre-amiral, commandant l'une de nos divisions navales. Le vice-amiral Lacaze, ancien ministre, préfet du cinquième arrondissement maritime, et le contre-amiral Mornet, commandant la marine à Marseille, étaient parmi les témoins.

DEUILS

Les obsèques du marquis de Ségur ont été célébrées hier matin, à 10 heures, en l'église Saint-Pierre de Chaillot.

La levée du corps a été faite et l'absoute donnée par le chanoine Sicard, curé de la paroisse.

Le deuil était conduit par le baron Hély d'Oissel, son grand-père; le comte de Ségur, son oncle; le comte Louis de Ségur, le comte de Ségur-Lamoignon, le comte Philippe de Ségur-Lamoignon, le comte de Galard, le général Famin, le baron Paul La Plagne-Baris, M. Luis Bemberg, ses oncles et cousins.  
Mme A. Taride et sa famille, dans l'impossibilité de répondre à toutes les marques de sympathie qui leur ont été témoignées, prient leurs nombreux amis de trouver ici tous leurs remerciements.

Nous apprenons la mort :

Du comte Louis de Chastellux, décédé au château de Lucy-le-Bois, dans l'Yonne, à l'âge de soixante-neuf ans. Il était le frère de feu le comte de Chastellux.

De M. William d'Alton, sous-lieutenant pilote aviateur, fils du comte d'Alton et de feu la comtesse, née de La Roque-Ordan, mort pour la France.

De Mme Saint-John de Crèveceur, infirmière depuis le début des hostilités à l'hôpital auxiliaire de la S. B. M. de Brie-Comte-Robert, décédée en cette ville, âgée de soixante-deux ans.

De Mme Adolphe Rocher, femme du rédacteur judiciaire du Temps, de l'Indépendance belge et du Gil Blas, mère du juriste Henry Bertin, ancien directeur du journal Le Droit, et belle-sœur de notre confrère Edmond Perrier.

Du docteur Vallois, médecin-major de 1<sup>re</sup> classe, officier de la Légion d'honneur, médaillé de Crimée, beau-père du général Klein, décédé à Toulon, dans sa centième année.  
Du commandant du Peuty, tué à la tête de son bataillon, dans la nuit du 27 au 28 mars, chevalier de la Légion d'honneur, cité à l'ordre de l'armée.

De l'anthropologue J. Deniker, qui a succombé à soixante-six ans.

De Mmes Sagaldi, Biraud et Michaut, toutes trois professeurs à l'Institut Sainte-Geneviève de Neuilly-sur-Seine, victimes du bombardement du vendredi saint.

De l'abbé Bernardin, curé de Mance, diocèse de Nancy, infirmier militaire, victime de la même catastrophe.

De M. Augustin d'Arnauld de Vitrolles, magistrat colonial, mort à la maison de santé des frères Saint-Jean-de-Dieu de Marseille, à la suite d'une maladie contractée aux colonies et aggravée aux armées.

Prière d'adresser les vœux de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures, 15 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

**ANÉMIES - SURMENÉS NEURASTHÉNIQUES DÉPRIMÉS - AFFAIBLIS**  
Le plus efficace des reconstituants est **L'EUBIASÉ**  
STIMULANT LE PLUS ÉNERGIQUE DU NOUVEAU PROTOPLASMIQUE  
la base de cachets 1/2 (impôt compris) Pharmacies et Laboratoire de L'EUBIASÉ - 5, rue de la Harpe - LE HAVRE  
NOTICE FRANÇAISE

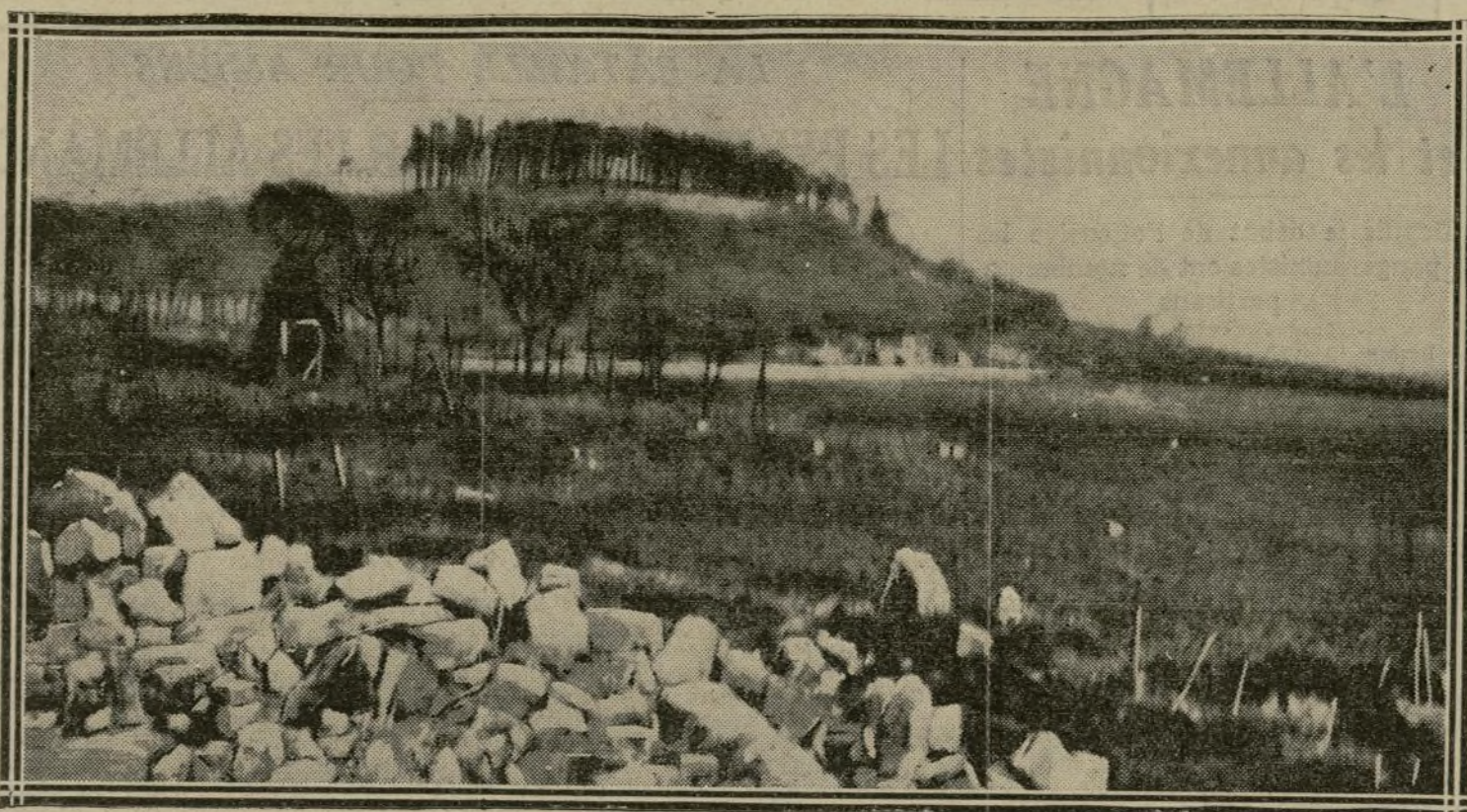
Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

**SAUCISSON** 1<sup>er</sup> ch. sec. sans ail. Colis postal de 3 k. domicile 27 fr., 5 k. 44 fr., 10 k. 86 fr. mandat **TERGUER**, 13, r. Auriol, Toulouse.

**A VENDRE**  
Au tiers et au quart de leur valeur  
**RICHERS MOBILIERS**  
sortant des meilleures maisons et appartenant à d'anciens clients obligés de réaliser. Salons Aubusson soie, Salles à manger, Cab. de travail, Bronz, Lustre Magnif. pendule Louis XVI etc.  
**Garde-Meuble de l'Etoile, 44, r. Douai**

**LE "REGYL" guérit maladies d'ESTOMAC** anciennes Laboratoires FIEVET, 53, r. Réaumur. La vie s'en trouve améliorée.

EXCELSIOR  
UNE POSITION DISPUTÉE : LE MONT RENAUD AU SUD DE NOYON



**LES ALLEMANDS ESSAYÈRENT A PLUSIEURS REPRISSES, MAIS EN VAIN, DE S'EN EMPARER**  
On le voit ici, nu, émergeant du paysage de guerre avec, sur son sommet, un bouquet d'arbres que le printemps n'a pas encore fleuris. Cette vue en a été prise le 6 avril, peu de temps avant le déclenchement de l'attaque. Le mont Renaud appartient désormais à l'histoire, à l'égal de l'Hartmannswilkerskopf. Les attaques de l'ennemi furent furieuses et répétées. Elles subirent un échec complet.

B L O C - N O T E S

On a proposé l'installation, au front, d'un poste d'écoute spécialement chargé de guetter les coups de départ de la grosse Bertha et de prévenir téléphoniquement Paris de l'expédition d'un colis d'explosif à son adresse. Pendant que, sous son faux-nez de tôle, l'indésirable ballot de ferraille accomplirait son long détour dans les régions éthérées, en suivant la route de l'arc-en-ciel, pour gagner les boulevards, le diligent avertisseur, par une voie plus rapide, nous mettrait sur nos gardes : « Attention, à l'as ! Un obus, un !... » Et nous aurions deux minutes pour attendre le traditionnel : « Boum ! voilà ! » du retardataire.

Deux minutes ! C'est bien court et c'est interminable. Que ferions-nous de ce petit moratorium ? Le danger étant ainsi matérialisé et officiellement précisé, quelle serait l'attitude des Parisiens entendant la tour Eiffel glapir d'une voix aiguë : « Frères, il faut mourir ! » Les prometteurs se sont très facilement habitués aux fantaisies les plus déconcertantes du bris-glaces de Saint-Gobain. Ils sont préparés à rencontrer à l'improviste une marmite sur leur chemin et en ont pris leur parti une fois pour toutes. L'avis d'expédition modifierait-il leur psychologie ?

Deux minutes !... On tirerait sa montre, on vérifierait la régularité de la transmission... Plus que trente secondes... plus que dix... plus que deux !... Verrait-on les passants courir aux abris, les taxis se réfugier sous les portes cochères et les autobus s'engouffrer peureusement dans les cafés ? Verrait-on le citoyen prévoyant acheter une feuille de papier timbré pour y consigner ses dernières volontés ? Verrait-on le boutiquier craintif ajouter un dernier ruban protecteur à la décoration de ses vitrines ? Mais non ! Les gens pressés ne renonceraient pas à courir à leurs affaires, les flâneurs à flâner et les amoureux à rêver ! Et seuls les consommateurs facétieux saisiraient cette occasion d'exciper de leur qualité de condamnés à mort pour extorquer au bistrot du coin ces trésors inestimables : une cigarette et un verre de rhum !...

EMILE.

La mare aux Immortels

On parle beaucoup depuis quelques jours, au palais Mazarin, d'une candidature très importante, qui pourrait jeter quelque trouble dans les rangs des postulants à l'immortalité : M. Emile Picard, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, aurait été invité par ses amis de l'Académie française — l'un d'eux, pourtant, l'en a dissuadé — à se présenter devant l'illustre Compagnie. Le fauteuil serait même indiqué : on aurait conseillé à M. Picard de demander celui du marquis de Ségur.

L'émotion, on le comprend, est grande parmi les neuf candidats qui avaient la pris position : MM. Aderer, le vicomte d'Avenel, André Beaumier, d'Esperbès, Emile Fabre, Robert de Fiers, de Lanza de Laborie, le vicomte de Reiset et Valléry-Radot. Mais il gagne aussi les candidats aux autres fauteuils, parce qu'il est évident que, si la candidature du secrétaire perpétuel des Sciences à la succession du marquis de Ségur s'affirmait, ce serait l'indice que M. Emile Picard aurait acquis l'assurance de ne point encourir un échec, échec qu'essuierait avec lui l'Académie qu'il représente ; et alors les candidats au fauteuil de Ségur — parmi lesquels deux au moins, MM. de Fiers et Valléry-Radot, avaient les plus belles chances — devraient, par prudence, se retourner vers d'autres positions, dont les tenants, par suite, ne sont plus tranquilles. Les roses qui bordent le chemin de la Coupole ont de terribles épines.

Le respect de l'autorité

C'était le premier jour du bombardement de Paris par le canon monstre. M. Clemenceau se rendit sur un point où un projectile venait d'éclater. Déjà des techniciens lui avaient fait savoir que les effets constatés révélaient sans hésitation possible un tir d'artillerie. Au bord d'une excavation le « Tigre » se trouve près d'un gardien de la paix, et, goguenard, il lui demande : — Qu'est-ce qui a produit ça ? — Pour l'orsse, répond l'autre, c'est une bombe de gotha.

— Eh bien ! pas du tout, c'est un obus. Et le Premier s'éloigna de quelques pas. Des parlementaires survinrent et s'arrêtèrent à leur tour, devant le trou. — En plein jour, un raid d'avions, c'est un peu fort ! dit l'un d'eux. L'agent, qui est resté là, déclare sentencieusement : — C'est pas des avions, c'est un canon. On se moque de lui ! — Allons, allons, mon brave, vous avez sans doute un peu trop levé le coude ! A ce moment le Premier revient. Il entend les railleries adressées au gardien de la paix, et tout aussitôt : — Cet homme a raison, fait-il. Là-dessus, il développe les arguments qui lui ont été fournis par le service technique. Il conclut : — Cet agent était donc dans le vrai. D'ailleurs il est le représentant de l'autorité. Par conséquent, vous auriez dû croire ce qu'il vous disait. Il convient de toujours se soumettre à l'autorité.

Il fallait voir, pendant ce petit speech, le gardien de la paix bomber son torse et friser sa moustache !

OBUSIER ET MISTIGRI

Toute la semaine il avait neigé à pleins flocons. Les Boches en avaient profité pour se vêtir de blanc et essayer, sous le travesti, de ramper jusqu'à nos tranchées, creusées en lièvre du village. Ils n'avaient réussi qu'à tacher la neige de flaque rouge, et le secteur avait repris son calme glacé.

A part nous, rien de vivant ne subsistait dans les ruines givrées ; rien, excepté deux petites boules vagabondes, s'efforçant contre les mamelles roides d'une chienne éventrée par un éclat.

L'une était noire, dodue, lisse ; l'autre, jaune, nerveuse, hirsute. Toutes deux, recueillies, furent élevées au lait condensé, bu à la tige de caoutchouc d'une fleur artificielle trouvée sur la forme informe d'un chapeau de paille et qui servit de tube de biberon. Elles connurent les relèves tourmentées, aux flancs de Meuse, dans un panier bercé, sur le dos de leur nourrice, un solide brancardier. Et, devenues grandes, elles firent, avec nous, des Eparges, où elles faillirent s'enliser ; les ramatages de la Gruerie et les ruées de Verdun.

La petite boule noire était devenue un chien râblé, bas sur pattes, épais, lourd ; la petite boule jaune s'était transformée en un roquet ébouriffé, hargneux, tapageur. Au baptême du feu ils avaient reçu noms de « Obusier » et « Mistigri ».

Ils étaient à la prise de Noyon, en voltigeurs, côte à côte, quand une grenade éclata entre leurs pattes. « Obusier » ne se releva pas. « Mistigri » venait de refaire six mois de Verdun quand il fut, en hâte, ces jours derniers, ramené sur les bords de Somme. Et dans les rues de Noyon, qu'il avait pris autrefois, il s'est battu, pour la seconde fois, jusqu'à ce qu'une marmite le fracasse, presque à la même place, presque à la même date où, l'an passé, il avait vu tomber « Obusier ». — PAUL-COULON.

Les musées payants

On sait que la Chambre des députés a voté un droit d'entrée dans nos musées. Nous avons déploré cette décision. Nous espérons que le Sénat ne la ratifiera pas. Nous avons rappelé que nos plus grands artistes, Jean-François Millet et Rodin, par exemple, quand ils étaient adolescents, avaient nourri leur génie des trésors gardés au Louvre ; et nous avons montré que leur indigence les eût empêchés d'acquiescer une taxe.

Mais la France a besoin d'argent ! D'accord ! Eh bien ! qu'on fasse payer les étrangers à la porte de nos musées. Mais que la gratuité continue à être assurée aux Français.

Les étrangers, nous entendons par là nos excellents alliés et les neutres — car nous pensons bien que les Austro-Allemands ne se hasarderont pas de si tôt en France, même quand la paix sera signée, — les étrangers, disons-nous, ne pourront se plaindre de verser de l'argent au touriste.

Dans tous les musées anglais, italiens, espagnols, helvétiques, en effet, les pèlerins de l'Art ouvrent leur porte-monnaie pour satisfaire leurs goûts. Leur porte-monnaie est exempt de cette formalité. Pourquoi cette exception ? Rendons aux étrangers la

monnaie de leur pièce, ou, plutôt, reprenons-leur d'une main ce que nous leur donnons de l'autre.

Nos musées sont les plus riches du monde. Après la guerre, quand l'humanité entière viendra par pitié contempler la France meurtrie, nos galeries artistiques seront envahies par la foule. Sachons profiter de cette aubaine.

Mais les poils de France, qui ont sauvé par leur héroïsme notre merveilleux patrimoine de chefs-d'œuvre, ont payé assez cher la permission d'en jouir et de les faire admirer à leurs enfants.

Nous le répétons. Nous y insistons. Il faut que nos musées restent gratuits pour les Français.

Quant au moyen pour les visiteurs de prouver leur nationalité, c'est affaire d'un règlement très simple. Des entrées permanentes pourraient être délivrées, par exemple, aux citoyens français et à leurs enfants sur le vu d'une carte d'électeur.

Paris vu... de Berlin

Un joli spécimen de *bourrage de crâne*, c'est le tableau que certaines feuilles berlinoises traient de la vie à Paris.

« Dès sept heures du matin, explique la *Deutsche Tagesszeitung*, des obus tombent sur les quartiers les plus variés de la capitale française. La plupart des habitants se sont enfuis. Les rares Parisiens qui n'ont pu trouver de place dans les trains sont en proie à la panique, et ils attendent en tremblant l'arrivée des conquérants allemands. »

L'opinion française réclame la paix immédiate. Pour résister au sentiment populaire, le gouvernement recourt à tous les moyens. Comme Paris pullule de déserteurs, on a chargé des Annamites, costumés en femmes, d'aborder les jeunes gens sur les boulevards et de leur offrir au conseil de guerre ceux dont la situation militaire est irrégulière.

« Des Françaises ont également été enrôlées pour faire le même métier ; elles sont considérées comme appartenant au « service auxiliaire civil ». Le président de la République est gardé par des soldats noirs ou jaunes, car le gouvernement compte sur eux pour tirer sur le peuple quand la révolution éclatera — très prochainement. »

« Une clameur d'indignation s'élève dans tout le pays contre M. Clemenceau, parce qu'il persiste à revendiquer l'Alsace-Lorraine. Le Parlement s'insurge contre lui, les socialistes l'ont décrété d'accusation, et sa chute est inévitable. »

Et voilà comment les « véridiques » Allemands écrivent l'histoire !

Pensez-y...

Les Magasins du Louvre préparent pour lundi 15 avril leur Exposition de Robes, Mantoux et Soieries.

Cette journée est impatiemment attendue par les Parisiennes, qui connaissent depuis longtemps les Occasions sans égales qui sont offertes à cette mise en vente.

LE PONT DES ARTS

Le concert donné, hier, à la salle des Agriculteurs, par Mme Alam-Chéné, fille de l'éminent professeur au Conservatoire, et M. Gabriel Bouillon, a obtenu le plus légitime succès.

Le Correspondant publiera, dans son prochain numéro, une remarquable étude de M. G. Jean-Aubry sur Claude Debussy.

M. G. Jean-Aubry s'élève à juste titre que *Pelléas et Mélisande* n'ait pas été représenté à l'Opéra-Comique depuis la guerre, et qu'on ait laissé dans l'ombre ce chef-d'œuvre, sans égard pour tout ce qu'il contient de beauté française, sans égard même pour son auteur que l'on savait mourant !

Nous parlerons l'autre jour, à propos de la vente de la bibliothèque de Jules Claretie, de cette fantaisie macabre de certains amateurs de livres ayant fait relire un volume avec de la peau humaine. Quelques noms de ces étranges collectionneurs ont été cités : nous devons ajouter celui de notre excellent confrère le docteur Georges Vitoz, aussi répandu dans les milieux artistiques que scientifiques. Dans sa bibliothèque — excellentement choisie d'ailleurs — la *Femme et le Pantin*, de Pierre Louys, et les *Va-Nu-Pieds*, de Léon Cladel, sont reliés en peau de nègre, et arborent une robe rose légèrement violacée.

LE VIEILLEUR.

THÉÂTRES

Comédie-Française. — Aujourd'hui, reprise des *Fausse Confidences*, de Marivaux. Samedi, *Notre Jeunesse*, de M. Alfred Capus.

De Monte-Carlo. — *Armide*, le chef-d'œuvre de Lully, fut admirablement interprété par la parfaite cantatrice, Mme Croiza, et par Mmes Charlotte Lomont, Gauley, Texier, Aligro, Dubost et MM. Campagnolo, Cousinon et Deleuze. L'exécution orchestrale en fut très belle, sous la direction de M. Léon Jehin. La mise en scène, grâce aux décors de MM. Visconti et Frey, fut féérique.

L'œuvre nouvelle de M. Xavier Leroux, *1874*, d'une grande puissance et d'une profonde émotion, eut pour remarquables interprètes Mme Héglon, d'une belle véhémence tragique ; l'excellent baryton M. Cousinon, et Mmes Aligro et Dubost.

Le public a chaleureusement applaudi M. Xavier Leroux, qui dirigeait l'orchestre.

Electric-Palace, 5, boulevard des Italiens. Spectacle de 2 h. à 11 h.

APOLLO

TOUS LES SOIRS à 8 h. 30  
Jeudis, samedis et dimanches  
MATINÉE Faut. depuis 1.50  
AUJOURD'HUI MATINÉE

LA JOURNÉE :  
Cpéra, 7 h. 30, la Favorite.  
Comédie-Française, 1 h. 30, les Fausse Confidences, Britannicus.  
Opéra-Comique, 1 h. 30, les Contes d'Hoffmann ; 7 h. 30, la Vie de bohème.  
Odéon, 7 h. 45, la Petite Ville, l'Esprit de contradiction.  
Gaité-Lyrique, 2 h., Fra Diavolo.  
Porte-St-Martin, 2 h. 30 et 8 h. 15, les Oubliés.  
Ambigu, 2 h. 30 et 8 h. 15, le Vol de forges.  
Châtelet, 8 h., la Course au Bonheur.  
Variétés, relâche.  
Réjane, relâche.  
Apollo, 2 h. 30 et 8 h. 30, En perm' ! (Marcelle Yvren).  
Athénée, 8 h. 30, la Dame de chambre.  
Renaissance, relâche.  
Edouard-VII, 2 h. 45 et 8 h. 45, la Petite bonne d'Abraham.  
Capucines, 2 h. 30 et 8 h. 30, Paris au bleu ! revue ; Une petite fois, Pour dire quelque chose.  
Scala, 8 h. 15, Une nuit de noces.  
Caumartin, 8 h. 45, Ramasse-les donc ! revue.  
Grand-Guignol, 8 h. 30, le Crime, Direct au cœur.  
Châtelet, 2 h. et 8 h., la Dame de chez Maxim's.  
Th. des Arts, relâche pour répétitions, les Gosse dans les ruines.

SPECTACLES DIVERS

Folies-Bergère (Gut. 02-50). 8 h. 30, la Revue nouvelle, avec Grock et Napierkowsk.  
Olympia (Centr. 44-68), 2 h. 30 et 8 h. 30, spectacle de music-hall et 20 numéros sensationnels.  
Casino de Paris, 8 h. 30, Mistinguett, Chevalier, Bouquet, Rose Arny, les 48 Beauties Girls dans la 2<sup>e</sup> version de la revue.

CINEMAS

Gaumont-Palace, 2 h. 45 et 8 h. 15, l'Alerte ; fin de la Nouvelle Mission de Judoz.  
Luce, 161, boulevard des Filles-du-Calvaire, 16-73.  
Electric-Palace, 5, boulevard des Italiens, l'Alerte, d'après le roman du colonel Driant ; Châtiment, dernier épisode de Judoz.

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLEANS

La commission du réseau d'Orléans a l'honneur d'informer le public que depuis hier, 10 avril, la gare Paris-Quai-d'Orsay reprendra l'enregistrement des bagages des voyageurs de 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> classes. Elle acceptera également la location des places de 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> classes, mais ces places ne pourront être louées plus de quatre jours à l'avance.

La gare d'Austerlitz sera ouverte aux voyageurs des trois classes, ainsi qu'à leurs bagages. Les voyageurs sont invités à remettre leurs bagages dans ces deux gares au moins six heures à l'avance. Ils sont rappelés que ces bagages sont soumis, jusqu'à nouvel avis, à raison de 50 kilos par voyageur et qu'ils peuvent, en cas de nécessité, ne pas être acheminés par les mêmes trains que les voyageurs.

ON DEMANDE dessinateur de mécanisme, conducteur de camions automobiles. S'adresser Papeterie de la Seine, à Nanterre (Seine).

AVENDRE 48 DOUBLES PORTES CAPITONNÉES avec lattes ferrées, en très bon état. Ecrire : M. Segond, 30, rue d'Enghien, Paris.

Bourse de Paris du 10 Avril 1918

VALEURS	Cours précédent	Cours du jour	VALEURS	Cours précédent	Cours du jour
PARQUET					
5 0/0 non libéré	88.45	88.45	1000	352	349
5 0/0 libéré	88.45	88.45	1000	352	349
3 0/0 non libéré	71	70.75	1000	352	349
3 0/0 libéré	59	59.35	1000	352	349
4 1/2 1917	89.50	89.50	1000	352	349
4 1/2 1918	32.50	31.50	1000	352	349
4 1/2 1919	34.50	34	1000	352	349
4 1/2 1920	34.50	34	1000	352	349
4 1/2 1921	34.50	34	1000	352	349
4 1/2 1922	34.50	34	1000	352	349
4 1/2 1923	34.50	34	1000	352	349
4 1/2 1924	34.50	34	1000	352	349
4 1/2 1925	34.50	34	1000	352	349
4 1/2 1926	34.50	34	1000	352	349
4 1/2 1927	34.50	34	1000	352	349
4 1/2 1928	34.50	34	1000	352	349
4 1/2 1929	34.50	34	1000	352	349
4 1/2 1930	34.50	34	1000	352	349
4 1/2 1931	34.50	34	1000	352	349
4 1/2 1932	34.50	34	1000	352	349
4 1/2 1933	34.50	34	1000	352	349
4 1/2 1934	34.50	34	1000	352	349
4 1/2 1935	34.50	34	1000	352	349
4 1/2 1936	34.50	34	1000	352	349
4 1/2 1937	34.50	34	1000	352	349
4 1/2 1938	34.50	34	1000	352	349
4 1/2 1939	34.50	34	1000	352	349
4 1/2 1940	34.50	34	1000	352	349
4 1/2 1941	34.50	34	1000	352	349
4 1/2 1942	34.50	34	1000	352	349
4 1/2 1943	34.50	34	1000	352	349
4 1/2 1944	34.50	34	1000	352	349
4 1/2 1945	34.50	34	1000	352	349
4 1/2 1946	34.50	34	1000	352	349
4 1/2 1947	34.50	34	1000	352	349
4 1/2 1948	34.50	34	1000	352	349
4 1/2 1949	34.50	34	1000	352	349